

Évangile & liberté

penser, critiquer et croire en toute liberté

décembre 2021 · N° 354

www.evangelie-et-liberte.net



DOSSIER

Qu'est-ce que l'homme ?

Gilles Bourquin
Bernard Reymond

REPENSER

Repenser le mythe puritain
Philippe Aubert

COMMENTAIRE BIBLIQUE

Le statut des « récits édifiants »
dans la Bible
Michel Barlow

SÉRIE

Le ministère de la croissance
James Woody

VUE D'AILLEURS

Les religions en dialogue
en Suisse
Dimitri Andronicos

RÉSONNER

Le Triomphe du Temps
et de la Désillusion
Constance Luzzati

TRIBUNE LIBRE

Contre les Pénates
Adrien Duclos

ont participé à ce numéro

Dimitri ANDRONICOS ¹, éthicien, est co-directeur de Cèdres Formation depuis 2016.

Emmanuel ARGAUD ² est étudiant à l'Institut Protestant de Théologie (faculté de Paris). Après une formation initiale d'ingénieur, il a travaillé plus de 20 ans en entreprise, notamment dans le domaine des ressources humaines. Il est membre du conseil d'administration d'Évangile et Liberté.

Philippe AUBERT ³ est pasteur de la paroisse Saint-Paul à Mulhouse.

Michel BARLOW ⁴, essayiste, romancier et théologien, est universitaire retraité (Lettres et sciences de l'éducation). Il collabore régulièrement au magazine catholique contestataire *Golias hebdo* comme à *Évangile et liberté*.

Abigaïl BASSAC ⁵ est titulaire d'un master de l'École Pratique des Hautes Études (section des sciences religieuses) et étudiante en master de théologie à Genève. Elle est directrice de la rédaction d'*Évangile et liberté*.

Mariepierre BASSAC a enseigné l'anglais pendant 40 ans. Passionnée de théologie et engagée dans l'Église Protestante Unie de France, elle est secrétaire de rédaction d'*Évangile et liberté*.

Gilles BOURQUIN ⁶ étudie la théologie protestante à Neuchâtel puis exerce le ministère pastoral en Suisse dans les cantons de Neuchâtel, Jura et Berne actuellement. Il est l'auteur d'une thèse de doctorat sur la théologie de la spiritualité, publiée chez Labor et Fidès, et a exercé durant 6 ans des fonctions de journaliste et corédacteur en chef aux journaux d'église *La Vie Protestante NeBeJu* puis *Réformés romands*.

Samuel COPPENS est porte-parole de la Fondation de l'Armée du Salut.

Certifié de Sciences-Po Paris dans la formation «Emouna, l'amphi des religions», **Christophe COUSINIÉ** ⁷ est pasteur de l'ÉPUdF dans les Cévennes.

Adrien DUCLOS ⁸ est développeur informatique à Paris. Il est membre du comité de rédaction d'*Évangile et liberté*.

Olivier GUIVARCH ⁹ est secrétaire général d'une fédération syndicale, après avoir étudié la théologie protestante et exercé le métier de libraire. Il participe au comité de rédaction d'*Évangile et liberté* depuis 2004.

Noémie ISSAN-BENCHIMOL est diplômée en Philosophie et Études Hébraïques de l'ENS Ulm et prépare une thèse à l'EPHE sur le serment judiciaire en droit talmudique.

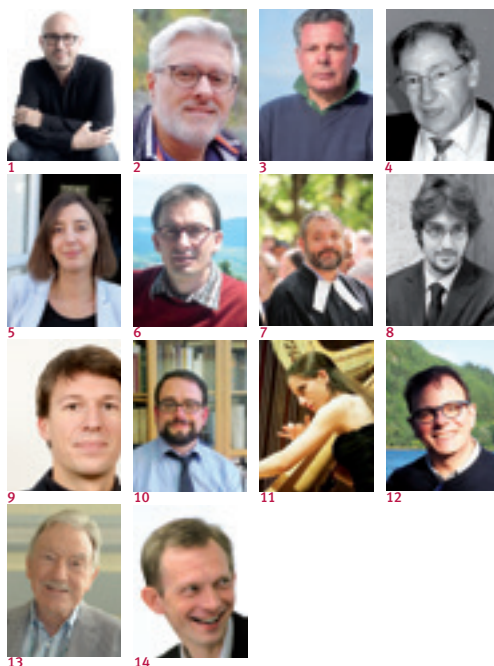
Pierre-Olivier LÉCHOT ¹⁰ est docteur en théologie et professeur d'histoire moderne à l'Institut Protestant de Théologie (faculté de Paris). Il est également membre associé du Laboratoire d'Études sur les Monothéismes (CNRS EPHE) et du comité de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français (SHPF). Il est président d'Évangile et Liberté, l'association du protestantisme libéral.

Constance LUZZATI ¹¹ est harpiste, professeure de culture musicale à Paris, et étudiante en master de théologie à Genève. Elle est titulaire d'un doctorat de musique, de plusieurs premiers prix du conservatoire de Paris et de concours internationaux. Elle est membre du comité de rédaction d'*Évangile et liberté*.

Alain MAHAUD ¹² est engagé dans un cursus en théologie à l'Institut Protestant de Théologie (faculté de Paris) après 35 ans d'activité professionnelle en entreprise, dont près de 10 ans en tant que DRH d'une filiale d'un grand groupe financier. Il est membre du Conseil d'Administration d'Évangile et Liberté.

Bernard REYMOND ¹³, né à Lausanne, a été pasteur à Paris (Oratoire du Louvre), puis dans le canton de Vaud. Professeur honoraire (émérite) depuis 1998, il est particulièrement intéressé par la relation entre les arts et la religion.

James WOODY ¹⁴ est pasteur de l'Église protestante unie de France à Montpellier (Maguelone). Il a présidé Évangile et Liberté, l'association du protestantisme libéral, de 2009 à 2020.



sommaire

En couverture : « L'Homme de Vitruve », d'après Léonard de Vinci, copie vers 1490. Milan, Musée des sciences et de la technique.

conviction

Revendiquer d'être faible

Mariepierre Bassac

2

vue d'ailleurs

Les religions en dialogue en Suisse

Dimitri Andronicos

4

tribune libre

Contre les Pénates

Adrien Duclos

5

agir

La Fondation Armée du Salut

Samuel Coppens

6

ces mots qu'on n'aime pas

Fin

Christophe Cousinié

7

culture • lire

Autour de livres de G. Ringlet, C. Delahaye et F. Smyth

9-10

dossier

QU'EST-CE QUE L'HOMME ?

Bernard Reymond

11

Gilles Bourquin

12

éditorial

L'ÉVANGILE EST AU COIN DE LA RUE – VOILÀ le sens du récit de Noël ! Tout le reste (la crèche, le sourire de Marie, les anges dans nos campagnes), tout cela n'a de sens que si nous entendons ici et maintenant retentir

l'appel qui nous est adressé depuis le fond des âges : l'Évangile est au coin de la rue. Il t'attend ! Car aussi paradoxal que cela puisse paraître, Noël nous prêche un Dieu qui, lui, n'attend pas. Le Dieu de l'Évangile, bien loin des spéculations insipides et des bondieuseries convenues, est un dieu qui se manifeste au coeur du quotidien et de la banalité la plus crasse : quoi de plus banal qu'une étable ? quoi de plus banal qu'un nouveau-né ? Et pourtant : Dieu est là ! Noël est là pour nous rappeler que Dieu a déjà fait l'essentiel du chemin et qu'il nous appartient à présent de nous laisser guider par l'appel qu'il nous adresse : « je suis là, en bas de chez toi, descend et vois ! » Noël nous annonce que ce n'est pas seulement dans le recueillement de nos temples, mais aussi et d'abord dans la vie de tous les jours, dans la rue, dans la rencontre d'autrui que se situe l'incarnation et que peut se dévoiler le sacré de l'existence. Noël ne sera pour nous pleinement Noël, le récit de la nativité ne prendra réellement sens que lorsque nous serons en mesure de déceler, derrière la triste répétition de nos habitudes, l'extraordinaire lumière qui brille en chacun de nous. À nous de la chercher, à nous de la rallumer. Oui, Noël ne sera vraiment Noël que lorsque, laissant de côté les masques du quotidien, nous serons à même d'entrevoir dans le regard d'autrui, quel qu'il soit, au détour d'une rue, la lumière de celui qui fait toute chose nouvelle. Alors, nous pourrons vivre un Noël sincère et vrai : Noël sera pour nous vraiment Noël quand, dans le regard de celui qui n'attendait plus, luira pour nous cette étincelle divine qui nous dit : tu m'as relevé ! ♦

Pierre-Olivier Léchet

halte

Magnificat

Roger Chapal

19

parole juive

La construction de la tradition

Noémie Issan-Benchimol

20

repenser

Repenser le mythe puritain

Philippe Aubert

20

billet

L'épreuve

Emmanuel Argaud

23

série : ministères

Le ministère de la croissance

James Woody

24

résonner

Le Triomphe du Temps

et de la Désillusion

Constance Luzzati

24

commentaire biblique

Le statut des « récits édifiants » dans la Bible

Michel Barlow

26

repères

La naissance miraculeuse de Jésus

Abigaïl Bassac

29

« Votre foi est-elle une béquille ? » C'est une question qui revient souvent, et qui masque parfois à peine une critique. Voici une réflexion sur cette question, qui rappelle que la faiblesse n'est pas étrangère à la foi chrétienne.

Revendiquer d'être faible

Mariepierre Bassac

Quelqu'un a dit : « Si votre jambe est cassée et que vous avez besoin d'une béquille pour vous déplacer, allez-vous dire « oh non, je ne m'en servirai pas parce que c'est une béquille. » Certaines personnes pourraient de même poser la question « Votre foi est-elle une béquille ? » eh bien je ne sais pas si c'est une béquille ou pas, mais tout ce que je sais c'est qu'elle m'a sauvée, et que grâce à elle je suis un meilleur être humain ».

La personne qui parle ici est, en 2014, le Révérend Rose Hudson Wilkin. Elle s'exprime dans un entretien à la BBC. Son histoire est celle d'une personne née en Jamaïque dans une famille modeste, et son ambition est, dit-elle, de « profiter de la vie ». Elle a été une des premières femmes ordonnées prêtres dans l'Église anglicane ; elle était en 2014, à l'époque de l'entretien, chargée d'une paroisse mais également aumônier du Parlement et aumônier honoraire de la Reine. Elle a été la première femme noire ordonnée évêque en 2019. Elle est maintenant évêque de Douvres, ce qui signifie qu'elle administre l'évêché de Canterbury dont l'évêque en titre est à la tête de l'Église anglicane. Son parcours est celui d'une indéniable réussite.

Elle n'a par ailleurs pas hésité à prendre des positions qui ont pu déplaire, comme lorsqu'elle a dit une prière au Parlement à l'occasion de la Journée Internationale de la Femme. Elle a répondu à ceux qui refusent que des femmes deviennent évêques, « parce que Jésus n'a choisi que des hommes », que « Jésus a aussi choisi douze hommes juifs, alors ceux d'entre nous qui ne

sommes pas juifs, pourquoi exercent-ils ce ministère ? » Elle a également dit au journal *The Times*, à propos du mariage entre deux personnes du même sexe, que l'église est obsédée par le sexe et qu'il y a bien d'autres questions plus importantes.

Rose Hudson Wilkin est donc une féministe, une progressiste, que beaucoup présenteraient comme une femme forte. Et pourtant, l'idée que sa foi serait une béquille, elle ne l'écarte pas.

« Vous êtes faible. »

Cette question « votre foi est-elle une béquille ? », nous la connaissons bien. C'est en fait le plus souvent une accusation, déguisée ou non, consciente ou non, et celui qui la pose est parfois compatissant, parfois sarcastique. Il faut plutôt comprendre « votre foi EST une béquille » et donc « vous êtes faible », « vous n'êtes ni courageux ni autonome ».

Courageux ? Autonome ?

Mais comment mesurer le courage ? Que savoir du courage d'un autre ? Le même acte posé ne coûte pas les mêmes efforts à chacun. Pourquoi alors, puisqu'on ne peut pas le mesurer ou en juger, le présenter comme une aune à laquelle on jauge les personnes ? Pourquoi en faire une vertu ? Faut-il par exemple admirer le suicide stoïcien ou trouver positive l'idéalisation de l'homme courageux, ou du surhomme ? Le courage

est une valeur païenne qui n'a pas plus de sens pour le chrétien que je suis que le mérite. Ni l'un ni l'autre ne pèse face à la grâce qui nous est offerte.

Votre foi vous empêche d'être autonome ? L'amour vous empêche-t-il d'être autonome ? De la même façon que nous avons besoin des autres, nous avons besoin de ce Dieu qui est Autre, pour être nous-mêmes. S'il s'agit d'une béquille, alors et la foi et l'amour sont des béquilles.

Notre foi en Christ est-elle la preuve de notre faiblesse ? Paul (2 Corinthiens 12,9) dit : « Trois fois j'ai prié le Seigneur de l'éloigner de moi, et il m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse. Je me glorifierai donc bien plus volontiers de mes faiblesses, afin que la puissance de Christ repose sur moi. C'est pourquoi je me plais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les calamités, dans les persécutions, dans les détresses, pour Christ ; car, quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. »

« Nous sommes forts »

Dans un renversement qui peut rester incompréhensible pour ceux qui ne sont pas chrétiens, la puissance de notre Dieu s'accomplit dans la faiblesse, et le chrétien y puise sa force.

Nous sommes faibles, mais nous sommes aussi forts, non parce que nous sommes courageux, autonomes, mais parce que nous sommes aimés par un Dieu qui se fait faible, et nous rend libres de lui faire confiance

et de lui demander son appui. « L'Éternel est ma force et mon bouclier ; En lui mon cœur se confie, et je suis secouru ; J'ai de l'allégresse dans le cœur, Et je le loue par mes chants. » (Psaume 28) L'image de Dieu comme bouclier, en apparence plus noble que celle de la foi comme béquille, renvoie pourtant à la même réalité : nous ne pouvons nous suffire à nous-mêmes. Cette faiblesse, nous pouvons la reconnaître devant ce Dieu qui se fait faible : « Car nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse compatir à nos faiblesses ; au contraire, il a été tenté comme nous en toutes choses, sans commettre de péché. » (Hébreux, 4, 15) Ce bouleversement dans la conception du divin, qui est une des singularités du christianisme, au lieu de nous inquiéter, nous conforte dans notre relation avec Dieu et nous autorise à considérer comme vraie l'assurance de la sacralité de la personne humaine. Oui, nous sommes faibles, mais pas parce que nous plaçons notre confiance en Dieu. Oui, nous sommes forts, parce que Dieu se fait faible pour nous et nous sauve. Cette faiblesse qui est la nôtre, nous pouvons l'entendre dans les mots de Pierre à Jésus « Seigneur, à qui irions-nous ? ». (Jean, 6,68) Mais nous y entendons tout autant notre force et notre confiance en Dieu.

Notre foi est plus qu'une béquille, c'est la certitude de notre espérance. ♦

M. B.

En Suisse, il existe une semaine des religions organisée dans chaque canton par l'ensemble des communautés religieuses. Dimitri Andronicos nous explique en quoi elle consiste.

Les religions en dialogue en Suisse

Dimitri Andronicos

Chaque canton a sa propre modalité de gestion du religieux (surtout en ce qui concerne le financement, notamment des Églises historiques protestantes et catholiques), et cela passe par les plateformes et les associations pour le dialogue interreligieux qui prennent en charge cette mission à forte dimension intégrative. L'association IRAS COTIS (1992) fait la promotion, au niveau national, des activités des associations partenaires au niveau cantonal. Dans le canton de Vaud, c'est l'association de l'Arzillier (1996) qui assume l'organisation d'événements interreligieux en proposant des conférences, des ateliers et des visites de communautés. La semaine des religions, qui a lieu chaque année en novembre, est un moment clé de la vie de l'association. Néanmoins, cette série d'événements est peu connue du public. Il ne s'agit pas uniquement d'un problème de communication mais cela témoigne d'une mutation de fond dans la pratique du dialogue interreligieux en Suisse, notamment dans les cantons francophones. Il est difficile de dire si cette mutation est transposable dans d'autres contextes en Europe ; cela mériterait de s'y pencher. Pour l'instant, nous resterons en Suisse romande, et surtout dans le canton de Vaud, pour délimiter quelques enjeux du dialogue interreligieux aujourd'hui qui traverse une phase de mutation tout en offrant des perspectives prometteuses.

Une mutation discrète

D'emblée nous pouvons nous demander en quoi ces évolutions consistent, avec ce que cela implique en termes de vivre ensemble et de pratique. En effet, les défis ont changé pour plusieurs raisons assez évidentes mais significatives, entraînant un impact fort sur ce type d'activité associative. Une première cause du changement, et cela traduit une réussite, est la bonne inté-

gration des communautés religieuses. Et cela demande logiquement un repositionnement. L'ancrage sur la durée, dans un contexte pacifié et de respect mutuel, montre que le modèle helvétique, sur ce plan, est exemplaire à défaut d'être idéal. Réussite certes, mais cela a conduit aussi à une perte d'intensité et d'intérêt pour cette dimension de la vie civile. La réussite a un coût. La deuxième cause tient à la pratique trop confidentielle du dialogue interreligieux ; cela intéresse un nombre restreint de personnes dans les Églises historiques (même si, dans le canton de Vaud, l'association est financée majoritairement par les Églises réformées et catholiques). À cela, il faut ajouter qu'il a pris de plus en plus une dimension officielle, donc plus codifiée, rigide, et attendue. La volonté de s'inscrire dans un système représentatif trouve rapidement ses limites. On peut se réjouir de la photo officielle d'un imam serrant la main à un pasteur ; cela rassure une société qui comprend de moins en moins les religions (au moins ils ont l'air de s'entendre entre eux), mais cela ne génère pas de dynamique particulière en dehors des personnes impliquées de près dans ce dispositif.

Les nouvelles pistes

La semaine des religions a montré que le dialogue interreligieux devait se trouver une nouvelle voie pour maintenir sa pertinence et son développement. Nous pouvons acter la première phase de construction de ce dialogue axé principalement sur les logiques représentatives. L'important n'était pas tant le thème de la discussion que la demande que tout le monde y soit, et porte un message de paix et de conciliation. Nous n'entrerons pas plus dans les détails, mais c'était une avancée importante. Désormais, les nécessités du dialogue interreligieux ont changé dans le sens d'une plus grande surface de plausibilité sociale. Il s'agit

Contre les Pénates

Adrien Duclos

aujourd'hui de restituer les enjeux du dialogue à l'ensemble de la société, y compris, et surtout, pour celles et ceux qui n'ont plus d'appartenance religieuse. La Suisse romande, sous les statistiques encore flatteuses pour les religions historiques, cache une désaffection croissante de ses citoyens pour le fait religieux, notamment dans le cadre institutionnel et traditionnel. La chance du dialogue interreligieux est, dans une certaine mesure, d'échapper à ce cadre jugé étroit et opaque des communautés. Ce dialogue peut proposer une approche transversale des religions où l'appartenance et la régulation ne sont plus aussi centrales. Au cœur du projet se vit la découverte de la religion de l'autre dans son amplitude et sa largesse, là où elle nous rejoint tous et toutes.

Il est essentiel de redécouvrir à quel point la religion est d'abord un facteur de paix, d'intégration et de cohésion sociale avant d'être une cause de tensions. Afin de construire ces nouveaux ponts (les *ponts de convivialité* sont un lieu commun du lexique de l'interreligieux). Le dialogue a besoin d'épaisseur historique, de récits, de témoignages qui dépassent le champ du normatif ou de l'explicitation du calendrier et des fêtes. La religion ne peut pas être repoussée dans le registre du folklore ou de l'observation distanciée. Dans le dialogue, elle se met en scène et porte un idéal, une utopie, qui nous rappelle ce qui nous lie, ce que nous avons de commun à travers la démultiplication des récits disséminés et particuliers. Le commun ne réside pas dans les similitudes ou dans la quête comme telle. De manière plus profonde, il est dans la soif même de se raconter, que ce soit à travers les textes sacrés, la littérature ou l'art. Le commun n'est rien d'autre que de pouvoir dire quelque chose de sa foi, et de l'offrir à l'autre, sans le convertir ni le convaincre. Pour lui dire que nous avons confiance en sa propre quête, pourvu qu'il nous la donne en partage. ♦

D. A.

L'*Énéide* nous parle de son héros comme du "pieux Énée". Il ne manque en tout cas jamais une occasion de se présenter comme tel – essentiellement parce qu'il a sauvé les Pénates de Troie, et, je le suppose, pris son père sur son dos. Le reste semble sans importance dans l'appréciation de sa piété. Tout à l'inverse, Jésus nous dit que « celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi » (Matthieu 10,37). Bien souvent, nous pensons être les disciples de Jésus, mais nous nous comportons comme ceux de Virgile ; la mémoire et le culte des ancêtres forment un écran qui s'élève entre Dieu et nous. Précisément parce qu'il est pieux d'honorer son père et sa mère – n'est-ce pas même le cinquième commandement ? – et donc sans doute tous ceux que nous reconnaissons comme nos prédécesseurs.

Je ne suis pas le dernier, en passant rue de Rivoli à Paris, à venir saluer le monument dédié à l'amiral de Coligny. Et à bien y réfléchir, c'est idiot à plus d'un titre. Non seulement ma conception de la foi n'a sans doute plus grand-chose à voir avec celle du vieux Gaspard, mais surtout je me donne à peu de frais l'impression « d'agir comme un protestant », alors que je me satisfais de la piété d'Énée. Nous savons pourtant fort bien, c'est un lieu commun qui fournit d'innombrables prédications, que les idolâtries sont dangereuses parce qu'elles se présentent rarement comme telles. Je ne connais personne qui adore littéralement un veau d'or.

Il n'est pas très difficile de constater, dans d'autres sphères que celle de la foi, les périls de l'obsession pour le passé – leur réalité, en période de campagne électorale, peut même devenir péniblement évidente. D'aucuns se fieront à la science historique pour corriger les errements ou les fantasmes de la mémoire. Mais je ne suis pas même sûr que ce soit la voie que nous suggère l'Évangile. Renoncer à tout ce que nous possédons (Luc 14,33) pour suivre le Christ, c'est aussi tourner les yeux vers l'avenir et les détourner du passé – ce dernier formant peut-être la plus dangereuse de nos idoles. ♦

A. D.

On connaît tous l'Armée du salut, mais sa fondation a une notoriété moindre. Alain Mahaud a interrogé son président, Samuel Coppens.



La Fondation Armée du salut

Samuel Coppens

propos recueillis par Alain Mahaud

A.M. : Nous connaissons tous l'Armée du Salut, mais pourriez-vous nous dire quelques mots sur sa Fondation ?

S.C. : Dès le XIX^e siècle, l'Armée du Salut s'est voulue « priante et servante ». À côté de la Congrégation qui est l'Église de l'Armée du Salut, la Fondation est, en France, l'institution qui prend en charge l'action sociale. Elle emploie 2 800 salariés, elle dispose de 5 000 bénévoles et elle accueille et aide 27 000 personnes quotidiennement.

A.M. : Comment avez-vous fait face à la pandémie ces deux dernières années ?

S.C. : Comme tout le monde, nous avons dû faire face à la soudaineté et la brutalité de cette pandémie. Il a fallu que nous agissions tout de suite avec détermination et méthode, tout en adaptant nos actions pour prendre en charge les nouvelles détreesses qui ont très vite émergé.

Notre première préoccupation a été de nourrir les gens et ce sont 7 000 repas par jour qui ont été livrés partout où il y avait des besoins. En partenariat avec des restaurateurs professionnels et Action contre la faim, nous avons pu mettre en place une incroyable organisation qui nous a permis de servir des personnes qui survivaient grâce à des petits boulots, et qui du jour au lendemain ont perdu leur activité et donc leur capacité à se nourrir. Ces personnes, dont la vie pouvait basculer dans l'extrême pauvreté, vivaient déjà dans une forme de pauvreté qui ne dit pas son nom et que l'on ne voit pas, bien qu'elle soit tout autour de nous.

A.M. : Vous parlez d'un élan de solidarité, pouvez-vous nous en dire plus ?

S.C. : Lors du premier confinement, nous aurions pu être empêchés d'agir par le fait notamment que les personnes âgées, fragilisées, ne pouvaient plus participer à nos actions. Très vite, il y a eu un formidable élan de solidarité, notamment chez les jeunes qui ont décidé de se mettre au service du bien commun : donner à manger à celles et ceux qui n'avaient plus la possibilité de se nourrir. Nous avons ainsi accueilli plus de 800 nouveaux bénévoles. Il y eut aussi un très grand mouvement de solidarité des entreprises qui nous ont fourni très vite des masques, du gel et des blouses. Ce fut un moment de très grande fraternité !

A.M. : Aujourd'hui, où en sommes-nous ?

S.C. : Grâce à un incroyable élan de solidarité de toute la société, à l'efficacité des dispositifs et des moyens mis en place par l'État et à l'énorme mobilisation des associations, le pire a pu être évité.

Mais nous constatons que les plus pauvres continuent à être les plus exposés non pas aux risques sanitaires mais à un isolement et à une certaine détresse sociale. Ils souffrent terriblement. C'est un nouveau défi auquel nous devons faire face.

Par ailleurs, la situation est très tendue dans le social et le médico-social. Les équipes sont extrêmement fatiguées. Dans les EHPAD, nous avons beaucoup de difficultés à recruter car ce sont des métiers dont nous attendons beaucoup et qui restent financièrement peu attractifs.



La Cité du Refuge de l'Armée du Salut à Paris XIII, projetée par La Corbusier. Photo IPIU/Wikimedia © C.C.

ces mots qu'on n'aime pas

Chaque mois pendant plusieurs années, nous avons proposé de mettre en exergue un mot de la chrétienté qui peut se montrer dérangeant, douloureux ou complexe. Nous sommes arrivés au terme de notre exploration et vous proposons ici un dernier mot. Dès le mois prochain, vous découvrirez ici une nouvelle rubrique.

Fin

Christophe Cousinié

Comme l'a chanté le groupe Rock Téléphone, « *Voilà, c'est fini* ».

C'en est fini du mot mais est-ce pour autant le mot de la fin ? Est-ce que tout a une fin ? Cette rubrique sur « les mots » arrive avec ce numéro à sa fin. Ces mots qui nous ont accompagnés au travers de la revue, sont-ils pour toujours du passé parce que cette rubrique touche à sa fin ? Et quoi de mieux pour ce dernier mot que celui de fin ?

Tout ce qui a été peut-il se terminer comme ça, sans plus rien ? La fin est-elle la fin de toute chose, la porte que l'on referme définitivement et de manière radicale sur ce qui est désormais du passé ?

La fin vient marquer l'éphémère et rappeler ainsi que rien n'est éternel. Woody Allen écrit que « *L'éternité c'est long, surtout vers la fin* ». Il nous laisse ainsi penser, non sans humour, que même l'Éternité a une fin car pour nos esprits il est impossible de penser le non-fini. Et l'Éternité, tout comme elle a un début, devrait avoir une fin. Et si ce que nous disons là de l'Éternité nous le disons du concept de Dieu ? Et si Dieu lui-même avait une fin ?

Après tout, la conception de Dieu que j'avais enfant n'a-t-elle pas trouvé sa fin avec le temps qui passe, avec l'évolution de ma pensée et avec le Dieu dans lequel je mets ma foi aujourd'hui ?

Ainsi donc ce qui a été et qui a donc connu sa fin, laisse la place à du nouveau.

La fin ne serait donc pas marquée d'un point final mais d'un point qui appelle alors une nouvelle phrase. Le concept de Dieu serait alors l'inscription du non-fini au cœur même de nos existences finies.

L'acceptation du point à chaque phrase qui construit notre histoire. Et si nous laissons de point en point en nous habiter l'Éternité, ce qui se vit hors du temps et de ses contingences et se dire que chaque début n'est toujours qu'une fin qui commence. ♦

C. C.

Alors, nous devons perpétuellement innover pour être là où l'on a besoin de nous. Par exemple, nous développons, avec Action contre la faim, un projet pour soutenir financièrement des personnes qui, à cause de la pandémie, pourraient tout perdre et basculer dans l'exclusion totale et l'extrême pauvreté. Nous avons engagé un travail d'identification de ces personnes ou de ces familles avec les organismes sociaux pour leur permettre de ne pas avoir le souci de se nourrir en leur donnant des bons d'achat alimentaires.

A.M. : Que voudriez-vous partager avec nous ?

S.C. : Partager les cinq valeurs de la Fondation : l'inconditionnalité de l'accueil qui doit être chaleureux, généreux et sans aucun jugement, l'exigence dans la qualité de notre accompagnement, la fraternité qui se manifeste par la bienveillance, l'empathie et le respect de chacun, la participation des personnes accueillies qui les met debout et préserve leur dignité et enfin l'espérance, celle du droit au recommencement et à la perspective d'un mieux possible.

À la Fondation, au-delà de leur fournir de la nourriture, nous voulons faire en sorte que les personnes que nous servons puissent sortir de la rue. Je suis certain qu'en prenant appui sur ces valeurs, nous pouvons leur faire entrevoir un monde meilleur. ♦

S. C.

p. r. par A. M.



Homme, animal et divinité

La mythologie foisonne de personnages humains, divins, animaux, souvent hybrides. Nous avons choisi quelques-unes de ces figures pour illustrer le dossier « Qu'est-ce que l'Homme ? »

Que ce soit la belle Méduse, transformée en monstre par Athéna, affublée de serpents pour remplacer sa séduisante chevelure et, maudite, qui pétrifiera quiconque la regardera. Persée arrivera à la vaincre en utilisant son bouclier en guise de miroir. La séductrice, assassine involontaire, vit donc le sortilège retourné contre elle, croisant son propre regard. Ou Namarndjolg, l'esprit des Ancêtres des Aborigènes d'Australie transformé en crocodile vaguement anthropomorphe car il enfreint les règles qui interdisent l'inceste (p. 13), ou Orphée apprivoisant les animaux par sa musique et Pan, mi-homme, mi-bouc (p. 14), la mystérieuse sirène, mi-femme, mi-poisson qui séduit les marins (p. 15), ou encore le terrifiant Minotaure, mi-homme, mi-taureau, vaincu par Thésée et le fils que Parvati a créé seule en formant une boule de poussière, le dieu Ganesh, décapité par Shiva, le mari même de sa mère. Pour calmer la fureur de Parvati, Shiva promet de rendre la vie à l'enfant et de poser sur son corps la tête du premier enfant qu'il croiserait : ce fut un éléphanteau à la défense cassée... (p. 16)

Ci-dessus, Le Caravage, *Méduse*. Florence, Galerie des Uffizzi. Photo C.C./Wikimedia.

La Bible est aussi un poème

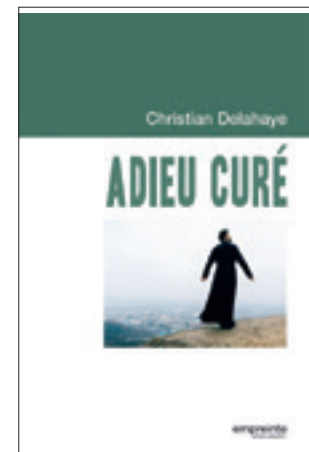
J'aime répéter qu'il n'est pas interdit de prier en rêvant et de rêver en priant ! Il n'est pas interdit, pour méditer la Bible, de tisser autour d'elle une parole poétique, un conte plein de fantaisie et d'humour. C'est ce que faisaient couramment dans les écoles rabbiniques les juifs, nos aînés dans la foi : détricoter et retrecoter sans relâche les récits historiques ou légendaires qui sont le trésor de la mémoire du peuple de l'Alliance, pour les raconter à leur façon et ainsi pouvoir les habiter sur mesure.

C'est bien cette relecture rêveuse, poétique du texte biblique qu'a adoptée Gabriel Ringlelet dans son dernier livre consacré au prophète Élie : le modèle de tous les prophètes – et d'autant plus exemplaire que la Bible ne cite aucune de ses prophéties ! Mais, pour Gabriel Ringlelet, c'est avant tout un prophète qui se convertit, qui passe de l'intégrisme le plus rigide, le plus homicide, à une tendresse humaine, évangélique avant la lettre ; un converti qui passe tout entier du Dieu des vengeances au Dieu fragile et donné qu'incarnera Jésus le Christ.

Les lecteurs de notre revue apprécieront la belle liberté et la libre beauté de cette approche qui habille le récit déjà si poétique du *Livre des Rois* d'images chatoyantes et d'une subtile musique de mots ! Avec le style incomparable qui est le sien, Gabriel Ringlelet – un théologien catholique au courage novateur – fait depuis bien des années la joie de ses lecteurs. Et il s'est surpassé ici ! Son livre est nourri par une vaste culture poétique et une approche rigoureuse de la Bible, l'une dialoguant harmonieusement avec l'autre comme dans une chambre d'échos. On ne saurait trop recommander cette lecture qui n'est pas avant tout une étude exégétique, mais une œuvre belle qui donne à penser et à prier. Si l'écrivain, de toute évidence, a des « bonheurs d'écriture », des formules ciselées aussi belles que profondes, qui résonnent comme une musique, à n'en pas douter chacune ou chacun connaîtra des bonheurs de lecture en savourant son texte ! ♦

Michel Barlow

Gabriel Ringlelet, *Va où ton cœur te mène*, Paris, Albin Michel, 2021, 160 p.



Ce que ne devrait surtout pas être une Église

De grâce (au sens le plus religieux du terme !), ne prenez pas au mot le titre du nouvel opus de Christian Delahaye, et ne dites pas *adieu* à son livre à la seule vue de sa couverture ! Assurément, l'ouvrage semble de prime abord un *récit de vie* (on dirait plutôt un itinéraire spirituel) catholico-catholique qui paraît bien loin de nos préoccupations : un fervent laïc catholique fait des études de théologie de très haut niveau et propose vainement ses services à l'institution catholique corsetée encore aujourd'hui dans un cléricalisme « aussi antichrétien qu'insensé ». L'auteur nous livre ici un témoignage édifiant sur le « saut périlleux arrière dans le Moyen Âge » que redoutait déjà Dietrich Bonhoeffer : la manière affligeante dont l'Église catholique, quelques décennies seulement après les belles espérances du Concile Vatican II (1962-1965), est en train de s'autodétruire en s'enfermant dans des certitudes d'un autre âge.

Pourtant, ce n'est pas seulement par amitié œcuménique ou par goût de l'exotisme ecclésial (!) que ce livre doit retenir notre attention. Mais d'abord par sa méthode de réflexion théologique résolument inductive : ne pas raisonner (j'allais écrire ronronner) dans l'abstrait, mais partir de l'analyse de son propre vécu : d'abord « se raconter pour témoigner de Jésus-Christ ». Puis, à partir de là, imaginer-rêver-prier par exemple

ce que *peut* ou *doit* être l'Église : non pas la boutique confessionnelle qui brandit ce titre comme un étendard, mais cette mystérieuse assemblée aux indiscernables frontières de toutes celles et de tous ceux qui entendent vivre une fidélité créatrice à l'enseignement de Jésus-Christ.

Ce n'est donc pas seulement *a contrario* que peut nous aider cette analyse « sévère mais juste » d'une Église moribonde dans sa rage suicidaire de se cramponner aux certitudes du concile de Trente ; mais aussi par la réflexion et les espérances de l'auteur qui s'inspire souvent de la pensée de Dietrich Bonhoeffer dont il s'est appliqué à reconstituer le testament spirituel. Et la preuve, sans nul doute, que le livre a fait mouche, c'est qu'une fois la dernière page tournée, on a grande envie de lire d'autres ouvrages de Christian Delahaye, ce journaliste-théologien dont les deux talents communiquent. Notamment : *Et si le christianisme n'était pas du tout une religion* (2015) et plus encore *L'Alliance contre nature, quand les religions nourrissent le populisme* (2018, lire *Évangile & liberté* mai 2020). ♦

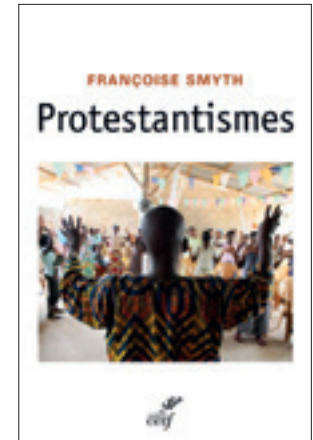
Michel Barlow

Christian Delahaye, *Adieu curé, Paris, Empreinte temps présent, 2021, 200 p.*

Un appel à l'exégèse

Ce livre très dense, au style remarquable, est un plaidoyer, un appel, une apologie, un discours raisonné, une mise en garde ! Tout cela à la fois pour convaincre ses coreligionnaires de continuer à lire la Bible avec la rigueur de l'exégèse, à l'heure où il est vital de « réaffirmer les choix de la Réforme ».

Françoise Smyth est une théologienne protestante, professeure honoraire à la faculté libre de théologie de Paris où elle enseignait le Premier Testament et les langues du Proche-Orient ancien. Elle a formé des générations de théologiennes et théologiens devenus pour beaucoup pasteurs. Ils se souviennent de sa passion pour faire surgir un monde englouti qu'il convient de connaître pour éviter les contresens mortifères. La passion est intacte et c'est sans détour que Françoise Smyth pointe les dangers de l'émotion quand elle remplace la réflexion, du courant littéraliste qui « utilise le texte de l'Ancien Testament ou du Nouveau Testament pour lui faire dire ce qu'il veut ». Rappelons-nous que la Réforme s'est inscrite « dans le refus [du] (...) monde de ceux qui se pensent habilités à juger au nom de Dieu des normes qui devraient gouverner les sociétés et les personnes ». Or, « la Bible ne dicte rien ». « La vocation du texte est toujours de libérer pour faire vivre. L'utiliser à ses fins propres est un contresens. » Gardons-nous de « la violence faite à un texte (...) lorsqu'un verset, devenu slogan, s'affirme « Parole de Dieu » au service



de telle monomanie, phobie, idéologie, jusqu'à une mobilisation intégriste ou à la guerre sainte ».

Le lecteur trouvera quelques exemples tirés du Premier et du Nouveau Testament qui l'amèneront à se méfier des lectures trop simplistes pour préférer la « conversation », la confrontation avec le texte. « Ainsi le lecteur respectueusement attentif découvre les débats qu'a connus une société souvent en lutte pour sa survie, travaillant ses propres structures sociales. Mais sans cette attention, on court le risque de bâtir une orthodoxie ou une orthopraxie ». Françoise Smyth rappelle utilement que la démarche exégétique n'est pas réservée aux spécialistes et que nous disposons aujourd'hui d'un appareil critique accessible. « Les protestants ont besoin d'une sorte d'entraide programmée pour permettre une vraie liberté de chaque lecteur ou lectrice, inventant dans la confiance « son » meilleur sens ici et maintenant ».

Le dernier chapitre, *Fidèles à l'avenir*, adressé « aux enfants de la Réforme (...) amoureux de la lecture », est une sorte de manifeste pour faire vivre dans les Églises les principes énoncés. Ce qui implique de permettre aux pasteurs de consacrer leur temps principalement à lire et à réfléchir pour « l'interprétation en situation » (l'herméneutique) ; de former rigoureusement les catéchètes pour que nos enfants n'apprennent pas n'importe quoi ; de ne pas craindre le conflit et la prise de décision, dans le respect des institutions qui favorisent le débat et l'échange. Mais surtout, d'éviter la tiédeur et les faux-semblants. « Les choix des Églises de la Réforme sont toujours des choix faits ici et maintenant. Il ne peut en être autrement puisqu'ils répondent à l'expression d'une parole reçue ici et maintenant. Il n'y a pas d'infaillibilité », pas de magistère.

Il est temps de lire, librement, avec son cœur (le siège de l'intelligence chez les Hébreux) ! ♦

Olivier Guivarch

Françoise Smyth, *Protestantismes, Paris, Cerf, 2021, 99 p.*



Qu'est-ce que l'Homme ?

Bernard Reymond

Qu'est-ce que l'homme que tu te souviennes de lui ? » (Psaume 8, 5). La question n'est pas nouvelle. Elle est même vraisemblablement très antérieure à la rédaction de ce psaume. Était-ce déjà celle que se posait le rédacteur du livre de la Genèse ? Bien sûr, au moins implicitement. Mais c'est trop peu de s'en tenir au témoignage biblique. Dans le meilleur des cas, sa rédaction ne remonte, pour ses passages les plus anciens, qu'à trois ou quatre millénaires. Or les civilisations humaines sont bien plus anciennes, en particulier celles du proche Orient qui nous concernent plus particulièrement.

Quand et comment l'être humain, qu'il soit du genre *homo sapiens* ou homme de Neandertal, en est-il venu à prendre conscience de ce qui le distingue de l'animal ? Les paléologues ne cessent de repérer des indices, par exemple ceux que vient de mettre tout récemment en évidence le paléogénéticien Ludovic Orlando (*L'ADN fossile, une machine à remonter le temps*, Paris 2021) à propos des repérages que semblent autoriser les traces d'ADN

trouvées sur de très anciens restes humains. Mais comment rendre compte ou justifier l'existence de ce « plus » qui, à nos yeux, distingue (ou devrait distinguer !) l'humain de l'animal ? La culture ? La religion (une des spécificités non repérables matériellement de l'être humain, à part des traces de rituels funéraires, serait qu'il est *religiosus*, « religieux ») ?

Gilles Bourquin, fort de nombreuses lectures en la matière, mise sur une différence qu'il n'hésite pas à qualifier de « théologique ». D'aucuns diront que « ça se discute », d'autant que la théologie, aujourd'hui, peine à faire entendre sa voix, donc à se faire prendre au sérieux. Mais ce n'est pas une raison pour baisser les bras. Gilles Bourquin, lui, n'hésite pas à les relever, mais dans un registre et un vocabulaire qui ne sont justement pas, ou plus, ceux de la « théologie de grand-papa ». Autrement dit, il prête gaillardement à la discussion et on ne peut que l'en remercier. ♦

B. R.



L'Être humain n'est pas un animal ordinaire

Gilles Bourquin

Le point de vue que je soutiens dans cet article, selon lequel l'être humain (ou l'espèce biologique *Homo sapiens*) n'est pas un animal ordinaire, est difficile à défendre dans le contexte culturel et intellectuel actuel. L'esprit de notre temps, marqué par la pression écologiste, veut faire de l'animal un être ayant la même dignité que l'homme.

Ma démarche consistera donc en premier lieu à appliquer à ma thèse « un rasoir d'Ockham », c'est-à-dire à la confronter aux principaux arguments scientifiques contraires actuellement développés, afin d'aboutir à sa formulation la plus simple et solide. Puis, après avoir défini avec précision ma position au sujet de la spécificité humaine, j'argumenterai mon point de vue en discussion avec certains arguments antisépécistes, puis en me servant d'une métaphore dans le domaine de la thermodynamique.

Biologiquement, il ne fait plus de doute aujourd'hui que le corps humain est constitué de façon analogue à celui des autres espèces vivantes. Dans ce sens, l'homme est un animal. La question porte donc sur le *vécu* humain qui, selon l'opinion que je défends, est unique en son genre, du moins sous un regard philosophique et théologique.

Sous le feu de la critique

Parmi les difficultés que rencontre ma façon de penser, il y a le fait que le vécu des êtres biologiques non humains demeure à jamais un mystère pour nous,

étant donné que nous ne sommes ni une laitue, ni une mouche, ni un dromadaire. Nous ne pouvons donc éprouver qu'indirectement, au travers d'observations, ce que c'est que d'être un de ces êtres.

Une difficulté semblable, d'ordre logique, consiste à se demander s'il existe des espèces « ordinaires » d'animaux, ou si toutes les espèces – et même tous les individus de chaque espèce – sont extraordinaires à leur manière. Dans ce cas, les êtres humains sont certes extraordinaires, mais tous les autres êtres vivants le sont aussi. L'écart entre une crevette et un chevreuil n'est-il pas supérieur à celui entre un chevreuil et un humain ?

La difficulté suivante est d'ordre systémique : L'être humain vit au sein de la biosphère en interaction étroite avec les autres êtres naturels, et cette symbiose est indissociable, au point d'admettre que certaines bactéries (notamment intestinales) nous constituent en partie, et qu'il nous est impossible de survivre sans absorber des substances issues d'autres êtres vivants. La tendance à démarquer l'être humain de cet écosystème est donc infondée, d'où l'appel à renoncer à l'anthropocentrisme pour un biocentrisme, en faveur d'une solidarité avec l'ensemble du vivant (*Le Temps*, 28 juillet 2021).

À trop insister sur la spécificité de l'homme, on risque en effet de déclasser les animaux à un rang inférieur, ce qui nous autorise à être indifférents à leurs souffrances, et donc à les exploiter. Il est plus facile de manger « du bœuf » que de manger « la vache Huguette ».

Cependant, cette critique morale peut être inversée : à trop insister sur l'humanité de l'animal et l'animalité

de l'homme, on jette le doute sur la valeur intrinsèque de la vie humaine. Si un chien et un enfant sont blessés dans un accident, lequel faudra-t-il secourir en premier ? Et il faut se souvenir des horreurs auxquelles ont pu conduire les thèses racistes qui, empreintes de naturalisme, ont permis de rabaisser certaines ethnies humaines à un rang inférieur à celui d'autres animaux. Ainsi, le traitement des « nègres » par les esclavagistes et celui des juifs par les nazis.

Mise au point métaphysique

Je préfère d'emblée dissiper un possible malentendu. Il ne s'agit pas d'affirmer que l'être humain, contrairement aux animaux, est seul doté d'un esprit immatériel, ou d'une âme immortelle qui se sépare de son corps à la mort. Une telle démarcation me semble beaucoup trop radicale, et risque de renvoyer les animaux à l'état de « choses » sans âme.

J'adhère à la thèse des neurosciences, selon laquelle il n'existe aucun vécu de l'esprit qui n'ait son pendant dans l'activité neuronale du cerveau. La vie psychique et le cerveau sont les deux faces, subjective et objective, d'une même réalité. Cependant, cette interactivité ne suppose pas un réductionnisme *bottom-up*, selon lequel l'esprit ne serait que l'émanation passive du cerveau, car des interactions *top-down* sont aussi possibles, la conscience et la pensée pouvant agir sur le cerveau.

Le développement du cerveau d'une espèce animale permet ainsi de « déduire » son type de vie psychique, et l'on peut supposer que les animaux dont le système nerveux est rudimentaire vivent une vie psychique très réduite. Il me semble donc nécessaire d'envisager une échelle de dignité des êtres vivants, en admettant par

exemple que le droit au respect de la « personne » d'un acarien est moindre que celui d'un cheval.

Ces considérations métaphysiques nous conduisent à préciser le type de « différence » à reconnaître entre les animaux et l'homme. Deux approches se dessinent. La première, liée aux méthodes scientifiques, n'admet qu'une différence de degré. On dira que le cerveau, la mémoire, la conscience, la pensée, le langage, la culture, la morale, etc. sont particulièrement développés chez l'humain, mais ont émergé progressivement au cours de l'histoire biologique (phylogénèse) bien avant l'apparition de l'homme. Biologiquement, *Homo sapiens* est un primate doté d'un cerveau hyper-adulte (péramorphose).

La seconde approche, qui est précisément la thèse que je soutiens dans cet article, estime qu'il est juste, mais insuffisant, d'affirmer que l'homme est un animal hyper-évolué. L'espèce humaine se situe bien sur l'une des branches de l'arbre de l'évolution des êtres vivants, mais ce qui distingue l'homme de la nature repose sur des considérations d'ordres philosophique et théologique. L'enjeu se situe donc entre une transition progressive ou une discontinuité, un saut, du monde biologique vers l'humain. En fin d'article, la métaphore thermodynamique offrira une perspective permettant d'harmoniser ces deux approches.

Signalons au passage que la Bible permet de soutenir les deux approches, discontinuiste en Genèse 1,26-27 (l'homme est seul créé à l'image de Dieu), et continuiste en Qohéleth 3,18-19 (le sort des fils d'Adam, c'est le sort de la bête).

Renoncer à délimiter nature et culture

Les éthologues expliquent la vie animale selon deux grandes tendances qui traversent la biologie moderne. Selon les éthologues évolutionnistes, le comportement





des êtres biologiques est déterminé génétiquement, par la sélection naturelle des attitudes les plus adaptées à la survie. Richard Dawkins en est devenu le plus célèbre représentant depuis la parution de son best-seller *Le Gène égoïste* (1976). Cette tendance laisse peu de place à la conscience « libre » des individus. Réagissant à ce matérialisme biologique, les éthologues « personalistes » revendiquent pour l'animal le statut de « sujet », difficile à appréhender en termes évolutionnistes, et veulent en prendre la défense. En France, on peut citer les philosophes Dominique Lestel et Élisabeth de Fontenay parmi ses principaux avocats.

Autant les éthologues évolutionnistes que les personalistes remettent en cause la frontière séparant nature et culture thématisée par W. Dilthey au XIX^e siècle. Leurs reproches aux sciences humaines ont été thématisés en 1992 par l'anthropologue John Tooby et la psychologue Leda Cosmides, pionniers de la psychologie évolutionniste. À leurs yeux, le cloisonnement des sciences humaines présuppose que « les êtres humains naissent à l'état de page blanche », c'est-à-dire avec un esprit libre et dénué d'antécédents biologiques. Cette méconnaissance du développement ancestral du cerveau humain, dont les diverses fonctions (ou modules) ont été sélectionnées lors de l'évolution des espèces d'hominidés dont nous sommes le croisement, a donné lieu à un humanisme désincarné et idéalisé.

Les compétences animales

Marquée par cette biologie de la culture, la presse scientifique ne cesse de relater les recherches annonçant que telle ou telle compétence que l'on croyait réservée aux humains a pu être observée dans le monde animal. J'en répertorie ci-dessous sept catégories :



1. Phylogénèse et ontogénèse. Selon la théorie de la récapitulation ontogénique, les stades de l'évolution vers une espèce actuelle (phylogénèse) ressemblent aux stades de développement des embryons de cette espèce (ontogénèse). Cette loi n'est de loin pas toujours exacte, mais elle se vérifie entre autres lors des premiers stades embryonnaires d'espèces apparentées. Ainsi, les embryons humains et ceux d'autres vertébrés (salamandre, opossum, etc.), d'abord semblables, divergent au cours de leur croissance.

Ce « fond évolutif » commun se remarque aussi par la forte parenté génétique des humains et des grands singes. Pour certaines séquences communes, l'écart entre les nucléotides humains et chimpanzés (1,56 %) est plus faible qu'entre chimpanzés et gorilles (1,82 %) et qu'entre chimpanzés et orang-outangs (3,42 %) (D. J. Futuyma, 2005).

2. Soi conscient et mémoire. On peut supposer qu'un animal ne peut pas développer de scénarios de vie cohérents sans un suivi de sa propre expérience (A. Damasio), ce qui demande un sens de l'identité du soi dans la durée. Par exemple, un rat est plus intelligent qu'un homme pour s'orienter dans un labyrinthe tridimensionnel sans lumière, mais sa faculté de mémoire réflexive est plus limitée à la résolution de ce type de problèmes.

L'éthologie personaliste suppose aussi qu'un animal comprend l'existence d'un autre monde mental semblable au sien. Ainsi, un chat est capable d'anticiper l'action d'autrui en observant son attitude (J. Serra, 2019). Par ailleurs, les capacités d'apprentissage et de relation varient d'un chat à l'autre, ce qui ouvre la question de la personnalité animale.



3. Émotions morales. Parmi les émotions que certains animaux pourraient ressentir et qui impliquent une forme de jugement éthique, on cite la honte, la culpabilité, l'empathie, l'égoïsme, l'attachement, la haine, la gêne, le rire, le respect, etc. On a par exemple montré que « des singes rhésus arrêtent de se nourrir si l'opération requise pour obtenir de la nourriture entraîne une douleur pour l'un de leurs congénères ». Une telle empathie s'observe également chez les bébés humains dépourvus de langage : « les enfants calmes se mettent à pleurer lorsqu'ils entendent un enregistrement sonore d'un autre enfant qui pleure » (citations de F. Clément, dans *Morale et évolution biologique*, 2007).

4. Proto-moralité. La question de la moralité animale est un sujet délicat et les réponses sont en général nuancées, d'où l'idée que seuls certains aspects de la moralité pourraient être réalisés. Par exemple, la mère d'un chaton lui apprend à ne pas mordre trop fortement ses frères et sœurs, mais conjointement, elle met à sa disposition des proies en partie assommées afin qu'il apprenne à distinguer la chasse et le jeu (Serra). Il s'agit bien là d'un enseignement de « règles de conduite », mais peut-on parler de moralité ?

Pour définir précisément la moralité, Clément propose de vérifier trois critères, seulement en partie effectifs en cas de proto-moralité : premièrement, un sujet moral doit posséder le sens de lui-même et d'autrui (notre point 2) ; deuxièmement, il doit être doué d'empathie (notre point 3) ; enfin, il doit posséder un sens de la norme. Cela consiste à comparer certains traits, faits ou actes, qui doivent être égaux chez les autres et chez soi (proto-justice). Sur ce point, Clément cite l'expérience suivante : lorsque l'on distribue de la

nourriture inégalement aux individus d'un groupe de chimpanzés, les privilégiés la partagent de façon égalitaire et pratiquent une forme de « troc » : ceux qui reçoivent plus de nourriture sont disposés à la partager en échange d'épouillage.

5. Protoculture. Une définition minimale de la culture comporte deux critères : d'abord, la transmission non génétique d'informations d'une génération à la suivante ; ensuite, le caractère créatif, différencié et personnel de cette communication, donnant lieu à diverses traditions culturelles. Ainsi, les formes innées de soins à la progéniture ne font pas partie des traits culturels. Ont fait l'objet de discussions : certains chants d'oiseaux dont le rôle autre qu'esthétique est difficile à prouver ; l'usage d'ustensiles, de stratégies et de relations propres à certains groupes de singes, absents en d'autres groupes, etc. (Lestel, 2001).

6. Proto-religiosité. On évoque fréquemment un sens de la mort : l'attachement des éléphants à leurs défunts, ou encore, la faculté des chats à pressentir le décès des humains.

7. Relation entre l'animal et l'homme. Enfin, l'animal de compagnie tend à devenir un révélateur de la personnalité et un maître de sagesse. Ainsi, la metteuse en scène et spécialiste équestre Judith Zagury instaure sur scène « un dialogue entre les deux mondes [animal et humain, basé] sur une telle écoute et un tel plaisir que, très vite, on perd de vue les notions de propriété et de sujétion », allant jusqu'à affirmer « sa conviction que l'animal sait mieux que l'homme ce qui est bon pour lui » (*Le Temps*, 4 septembre 2021).

De tout ce qui vient d'être dit, je conclus que plus nous tentons de distinguer sans ambiguïté la vie de l'homme de celles des autres animaux, plus cet écart nous glisse entre les mains et devient exagérément complexe à définir. Les défenseurs des vertus animales finissent toujours par avoir raison : il faut se rendre à l'évidence, l'homme ne diffère pas essentiellement de l'animal. On ne peut même pas parler d'une différence de degré, car plusieurs animaux ont développé certaines facultés mentales davantage que l'homme.

La décision d'être homme

Face à cette avalanche de contre-preuves, la thèse que je soutiens devient aussi improbable qu'intéressante. Voici la manière dont je la construis : d'abord, je prends acte que la singularité de l'homme ne se situe pas dans sa nature observable. D'un point de vue scientifique, aucune des compétences traditionnellement reconnues comme exclusivement humaines (la conscience, l'abstraction, le langage, la moralité, la liberté, la religiosité, etc.) ne distingue radicalement l'homme de l'animal.

Ensuite, je reconnais que le point de vue scientifique n'est pas le seul par lequel il nous faille envisager la singularité humaine. Bon nombre d'approches philosophiques et théologiques admettent que ce n'est pas sur la base d'une observation « mesurable » qu'il faut chercher la distinction. Autant d'un point de vue spiritualiste que d'un point de vue existentialiste, on peut admettre que c'est la décision d'être homme et de vivre humainement qui nous constitue en tant qu'êtres humains. Ici se situe le mystère de notre existence : cette « décision » est si constitutive qu'elle se trouve inscrite *a priori* en nous. Je suis humain parce que j'ai

décidé de l'être, envers et contre ma nature biologique. Une certaine confusion provient de notre tendance à réduire la notion d'être à celle de nature, or notre être est cet espace plus large à partir duquel nous considérons notre nature.

Cette « décision » fait de moi un être théologique, et non seulement un être naturel, car elle se définit de la manière la plus exacte comme étant la réponse à un appel reçu de Dieu, m'invitant à me démarquer librement de ce qui constitue ma nature. Notre humanité est donc une spécificité *extra nos*, une interpellation émanant de l'extérieur de nous-mêmes.

Cette posture évite au théologien de se poser en contradicteur des avancées scientifiques, car sa définition de l'homme ne peut être confirmée ou infirmée scientifiquement. On ne trouvera pas, scientifiquement, de trace de la divinité de l'homme, et on ne trouvera pas, théologiquement, ce qui distingue la nature animale et humaine. L'« image de Dieu » dont il est question dans le livre de la Genèse n'est pas un trait observable de nature ou de culture : elle illustre notre face-à-face existentiel avec la vérité ultime. Je suis à même de penser que ma vie est sensée ou absurde, et je suis responsable d'en connoter la valeur.

En conclusion, cela signifie que la seule façon suffisante d'établir l'humanité de l'homme distinctement de la dignité animale consiste à définir l'homme théologiquement. La mort de Dieu entraîne aussi la mort de l'homme en tant qu'être singulier, et l'on comprend que notre société dominée par une vision holistique de la nature n'en perçoive plus le sens.

J'illustre enfin mon propos par une image biblique : De même que le peuple d'Israël ne dispose pas d'une nature humaine particulière, mais est élu par Dieu pour porter la Révélation, de même l'être humain ne





dispose pas d'une nature biologique particulière, mais sa responsabilité vis-à-vis de l'appel de Dieu le constitue en tant qu'homme.

La querelle antispéciste

La discussion de ma thèse avec les revendications antispécistes permet de mettre en évidence l'exception humaine dans le monde animal : je soutiens ici que ce qui pour l'animal est acceptable en conformité à sa nature, est souvent inacceptable pour l'homme.

En premier lieu, précisons que ma thèse suppose que la condition humaine comporte aussi un aspect tragique. Selon son animalité, l'homme est de même nature que les autres animaux, mais selon son humanité, qui le constitue face à Dieu, l'homme est appelé à vivre démarqué et libre de sa nature. Ainsi, cet appel qui lui vient de l'extérieur est un appel auquel il lui est impossible de répondre adéquatement, puisqu'il s'agit d'un appel à vivre selon d'autres critères que sa nature biologique. Paradoxalement, cet appel qui le constitue en tant qu'homme est donc aussi celui qui le détruit, car il révèle le péché, c'est-à-dire la différence insurmontable entre la nature humaine et la nature divine. Il s'ensuit que l'homme n'est pas éthiquement supérieur à l'animal, mais qu'il est différent.

Lorsqu'un lion dévore sa proie encore bêlante, même capable de se regarder être mangée, il accomplit sa nature biologique. Si nous l'imitons par un tel comportement égoïste exempt de toute pitié, nous détruisons notre nature théologique. Ce qui pour l'animal est naturel, pour nous est péché. En effet, ce n'est pas rendre justice au faucon pèlerin, qui capture les micromammifères de ses griffes afin de les offrir vivants à sa progéniture affamée, que de le traduire devant un

tribunal humain, afin qu'il rende compte de sa violence. On estime, en Suisse, à 200 millions le nombre de micromammifères capturés chaque année par des oiseaux rapaces. La plupart agonisent durant plusieurs minutes dans les griffes de leur prédateur (Peter Fogel, dans *La dignité de l'animal*, 2000). Ainsi, la quantité de souffrance dans la nature est inestimable. La nature n'est en aucune manière ce paradis paisible invoqué par le romantisme écologiste. À supposer que nous parvenions à sauver les animaux de nos maltraitances, nous ne les aurions pas sauvés de la nature.

En ne reprochant qu'à l'homme, d'ailleurs à juste titre, son attitude irrespectueuse envers les autres êtres vivants, les antispécistes se contredisent sans s'en rendre compte en adoptant une attitude spéciste. Jamais ils ne reprochent aux fourmis, qui se servent d'acide pour fondre leurs ennemis vivants, ni à aucun prédateur animal, leur absence d'égards pour leurs proies. Ils manifestent ainsi leur conscience que les êtres naturels, contrairement à l'être humain, ne peuvent être estimés susceptibles de réformer leurs comportements.

Si l'on voulait pousser l'exigence antispéciste jusqu'à son accomplissement, en protégeant tous les animaux de toute violence, il faudrait *a minima* reprogrammer le génome de tous les prédateurs, ce qui aurait pour effet de transformer complètement les écosystèmes biologiques. Cette entreprise insensée montre que nous ne sommes pas en mesure de pacifier la nature, dont l'évolution dépend de la lutte pour la vie et de la sélection naturelle. Les végétaux également, luttent sans merci pour l'occupation du terrain.

Selon le livre de la Genèse, nous sommes investis d'une tâche d'intendance, de régulation, et non d'exploitation déraisonnée de l'écosystème Terre (1,28 ; 2,15), sans pour autant que nous puissions parvenir, à

aucun moment, à établir sur Terre la paix perpétuelle. Le récit d'Adam et Ève invite à considérer une nature désidéalisée et difficile à gérer (3,13-24).

Thermodynamique de l'humanité

Je termine cet article en me servant d'une métaphore, empruntée à la physique, qui permet de mieux concilier les deux conceptions, l'une scientifique, qui montre une transition progressive, et l'autre théologique, qui affirme une discontinuité, un saut, entre le monde biologique et humain. En d'autres mots, il s'agit de se demander comment la théorie darwinienne de l'évolution peut s'articuler au discours théologique sur l'humain.

Je fais appel, pour notre compréhension, à une image tirée de la thermodynamique, un domaine de la physique qui a pour tâche d'étudier les liens entre le monde microscopique des particules et le monde macroscopique des systèmes physiques statiques et dynamiques. Selon le deuxième principe de la thermodynamique, un système physique isolé évolue vers l'équilibre en augmentant son entropie, qui est une mesure du chaos. Par exemple, si on verse d'un côté d'un bac de l'eau froide et de l'autre de l'eau chaude, les particules se mélangent, le chaos augmente et l'eau devient tiède. Cette transformation est irréversible.

Supposons maintenant que l'on place sous le bac une source de chaleur. Les molécules du fond vont augmenter leur température, c'est-à-dire leur vitesse, et se diffuser peu à peu dans l'ensemble du bac. Ainsi, le clivage entre l'eau chaude du fond et l'eau fraîche de surface va disparaître progressivement, l'eau devenant tempérée, ramenant ainsi le système à l'équilibre en augmentant son entropie (la distinction chaud / frais est perdue).

Si on augmente encore la source de chaleur sous le bac, lorsque l'écart de température entre le bas et le haut du bac dépasse un certain seuil, un phénomène macroscopique se produit : l'eau se met à tourbillonner. Des zones ascendantes alternent avec des zones descendantes, formant des cellules de Bénard. De tels mouvements de convection sont connus de longue date par les physiciens. Ces mouvements rotatifs de l'eau forment un ordre macroscopique, en contradiction apparente avec le deuxième principe de la thermodynamique : en effet, l'entropie diminue car les molécules d'eau ne circulent plus chaotiquement, mais à la suite d'une « bifurcation », elles suivent une même direction. Le terme « bifurcation » est utilisé en physique pour décrire diverses apparitions spontanées

d'ordres macroscopiques à partir d'un certain seuil où le système devient instable. Ces effets de seuil discontinus forment le domaine de la thermodynamique non-linéaire.

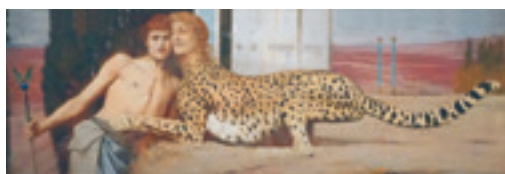
En réalité, cet ordre temporaire apparu lors de la « bifurcation » génère un « système dissipatif d'énergie », selon l'expression forgée par Ilya Prigogine en 1969. De telles structures temporaires auto-organisées permettent à l'énergie de s'échapper plus rapidement, et disparaissent lorsque l'apport d'énergie cesse. Paradoxalement, plus les systèmes dissipatifs sont structurés, plus ils génèrent de chaos. Dans notre cas, la circulation d'eau augmente considérablement la vitesse de transfert de la chaleur de bas en haut du bac, car les particules en mouvement circulaire « transportent » la chaleur.

Les systèmes dissipatifs d'énergie sont fort répandus dans la nature. Ainsi, les ouragans tropicaux sont de gigantesques cellules de Bénard. La chaleur de l'eau superficielle des océans réchauffe les particules de l'atmosphère, qui à partir d'un seuil de bifurcation, génèrent des courants ascendants et descendants tourbillonnaires. Ainsi l'agitation microscopique des particules d'air finit par produire des systèmes rotatifs sur plusieurs milliers de kilomètres, dont l'énergie dissipée génère d'énormes destructions chaotiques.

La découverte la plus significative concerne la vie, que l'on peut comprendre comme un système biologique dissipatif d'énergie, maintenu en permanence en dehors de l'état d'équilibre par un apport constant d'énergie (alimentation). La vie génère donc de l'entropie en permanence dans son environnement et de fait, nous devons entretenir sans relâche notre milieu vital afin d'éviter qu'il évolue vers le chaos. Si l'apport d'énergie cesse, l'organisme meurt, puis se décompose et son entropie augmente.

Selon une logique semblable, nous pouvons supposer qu'une « bifurcation » s'est produite à un moment donné lors de l'évolution vers le cerveau humain. En totale démarcation par rapport aux cerveaux des autres espèces animales, le cerveau humain a atteint un seuil de complexité permettant l'apparition spontanée d'une dimension tout à fait nouvelle de la pensée, libérant des facultés mémorielles, imaginatives et réflexives infinies. Au cours de son évolution progressive, linéaire, une bifurcation spontanée, non-linéaire, disruptive, a engendré une nouvelle condition existentielle qu'il est dès lors plus approprié d'exprimer en termes théologiques qu'en termes scientifiques, comme nous l'avons fait, et qui justifie la thèse de cet article, selon laquelle l'être humain n'est pas un animal ordinaire. ♦

G. B.



Magnificat

Je magnifie le Seigneur qui libère,
En lui mon âme est joyeuse et légère,
Car son regard a daigné se porter
Vers sa servante en son humilité.
Tous désormais me diront bienheureuse.
Dieu fait en moi des choses merveilleuses.
Son nom est saint et son amour s'étend
Sur toute vie qui le cherche et l'attend.
Dieu a levé une main vigoureuse
Pour disperser les pensées orgueilleuses,
Pour renverser le trône des puissants,
Pour élever le pauvre au premier rang.
Il a reçu et fêté à sa table,
Il a nourri les foules misérables,
Mais il rejette et livre au dénuement
Ceux qui fondaient leur pouvoir sur l'argent.
Il s'est montré fidèle à sa promesse,
Il se souvient de nous, dans sa tendresse,
Il fait connaître au peuple-serviteur,
Que pour toujours, il est libérateur. ◆

Roger Chapal

Roger Chapal, *La voix est libre*, les Bergers et les Mages, 1998.
(Cette version du magnificat se chante sur la mélodie du psaume 8)

La construction de la tradition

Noémie Issan-Benchimol

Le terme même de judaïsme pour désigner une religion analogue au christianisme, détachée de toute référence au peuple, au lieu ou à la nation est, selon Daniel Boyarin et d'autres, une invention moderne, issue d'un mouvement chrétien de création d'une anti-version de soi, puis de la modernité allemande. Cette conception chrétienne d'une religion où la sphère religieuse se définit par différenciation et opposition avec une sphère nationale et politique est source de beaucoup de confusions concernant la nature de la religion des Juifs.

Judaïsme rabbinique et christianisme forment à l'origine deux religions sœurs. Les écrits de cette période doivent être lus en gardant en tête leur contexte polémique, où les débats n'opposent pas que juifs et chrétiens, plusieurs courants s'affrontant au sein du peuple juif.

Le judaïsme se targue, plutôt que d'une *ancienneté*, d'une *continuité*, d'une tradition ininterrompue d'interprétations qui s'appuie sur son double canon (loi écrite et loi orale) : des *midrashim*, on tire une *mishna* qui en est une discussion et une codification juridique, elle-même analysée par la *guemara*, objet des discussions des théologiens médiévaux, et ainsi de suite. Il y a bien sûr des influences extérieures - ainsi, Maïmonide propose une théologie dogmatique inspirée par l'Islam. Mais la tradition juive a l'art de réintégrer ce qui peut paraître étranger et polémique. Des approches théologiques variées naissent et coexistent en paix grâce à un socle commun, le textocentrisme, et à l'emploi des mêmes outils d'analyse herméneutique et juridique.

Cette apparente continuité peut faire l'objet d'une critique historique : la révolution rabbinique a triomphé de ses alternatives (sadducéens, samaritains, karaïsme...) au point que cette réforme, parce qu'elle a réussi, ne se raconte pas elle-même comme une révolution mais comme une histoire continue, depuis Moïse au Sinaï jusqu'aux rabbins, effaçant les débats avec d'autres courants, préservant les polémiques internes et laissant aux historiens le soin de reconstruire une histoire plus complexe et accidentée. ♦

N. I.

(Ce texte est issu d'un entretien accordé à Adrien Duclos)

Voici un peu plus de quatre cents ans, en novembre 1620, les fameux Pères pèlerins débarquaient en Amérique. Ils sont aujourd'hui regardés comme les fondateurs des futurs États-Unis d'Amérique. Philippe Aubert revient sur le sobriquet qui sert le plus souvent à les qualifier, eux et leurs descendants : puritains.

Repenser le mythe pu

Les mythes ont la peau dure et l'histoire bien souvent fantasmée des puritains n'échappe pas à la règle. La surévaluation du rôle des passagers du Mayflower dans la mythologie des origines de l'Amérique, les expose, aujourd'hui encore, à tous les coups. Il est bien rare d'entendre une critique de l'Amérique qui ne soit pas aussi une critique du puritanisme. La Bible dans une main et le colt dans l'autre, le puritain est un prédateur qui détruit tout ce qui se dresse devant lui. Indiens, faune, flore, rien ne résiste à sa volonté de maîtriser l'espace synonyme de possible et de liberté. Le dos tourné à la vieille Europe dont il n'y a rien à attendre, il est obnubilé par la frontière qui, comme l'horizon, s'éloigne au fur et à mesure qu'il avance. À l'ouest, toujours plus à l'ouest. Quant à sa légendaire rigueur morale, elle n'est qu'hypocrisie. Et que dire de sa religiosité, de ces démonstrations de piété collective qui passent des cérémonies les plus austères aux larmes que seule la conversion peut faire couler. Sa religion confine au comble de la perversité, sous des allures d'humble pécheur, il sait qu'il fait partie des élus que son Dieu a prédestinés au salut de toute éternité. Par un contrat mystérieux, il est aimé de Dieu et la réponse à cet amour, la foi, est déjà un signe de l'élection. Contrairement à ce qu'affirme la thèse de Max Weber (1864-1920), sa rage d'entreprendre ne découle pas de cette relation mais de son amour de l'argent, son énergie n'est autre que l'appât du gain. On lui doit la transformation de l'Amérique en un immense marché dans lequel l'argent règne à égalité avec Dieu comme en atteste le billet vert : « *In God We Trust* ».



On pourrait étoffer à l'infini ce portrait à charge, tant notre époque est friande de raccourcis et d'amalgames. Comme toujours, l'histoire nous invite à revisiter cette suite de clichés de magazines de hall de gare. Dans ce qu'on appelle l'Amérique anglaise, les puritains ne sont pas seuls, ils forment une colonie parmi d'autres et sont principalement implantés dans le Massachusetts. La Pennsylvanie des Quakers, le Maryland à majorité catholique, la Caroline du Sud et du Nord, la Virginie ou encore la Géorgie pour ne citer qu'elles, sont, elles aussi, le berceau de l'Amérique. L'implantation et le développement des premières colonies nous apprennent que le Sud n'a pas attendu le Nord pour commencer l'aventure ; le ressentiment des États Confédérés n'en sera que plus grand lors de la guerre de Sécession. C'est pendant ce conflit fratricide, que les vertus puritaines vont être célébrées comme étant celles du Nord abolitionniste face au Sud esclavagiste. Le Mayflower, Thanksgiving, la figure de William Bradford (1590-1657), premier gouverneur de la colonie de Plymouth, arrivé au Cap Cod en 1620 et celle, dix ans plus tard, de John Winthrop (1588-1649) et son célèbre sermon : *A model of christian charity*, entrent dans l'arsenal rhétorique du discours politique américain pour ne plus jamais en sortir. Ces événements quelque peu oubliés deviennent, au gré des circonstances, les actes fondateurs porteurs intemporels des idéaux de la grande nation dont la destinée particulière consiste à être pour le monde entier : « Cette cité qui luit au loin sur la colline » (phrase extraite du sermon que prononça John Winthrop en 1630, avant de débarquer

à Plymouth avec la deuxième vague d'émigration puritaine). L'Amérique existe par la volonté de Dieu. Elle est le phare qui éclaire le monde comme l'atteste la symbolique de la statue de la Liberté à l'embouchure de l'Hudson au sud de Manhattan. Les premiers puritains n'en demandaient pas tant et étaient loin d'imaginer qu'ils passeraient à la postérité avec une telle réputation faite à la fois de fascination et de détestation.

La maison sur le sable

Dans un livre posthume, *Cape Cod*, Henry David Thoreau (1817-1862) nous donne une tout autre compréhension de ces hommes et de ces femmes qui cherchaient un refuge pour tenter de vivre en conformité avec les principes bibliques tels qu'ils les comprenaient. Derrière le désir de pureté à l'origine du sobriquet dont ils seront rapidement affublés, se cache surtout une profonde émotion, une expérience qui parce qu'elle est intime peut prétendre à l'universel. C'est là tout le paradoxe et peut-être aussi la source d'une intolérance bien réelle. Deux siècles plus tard, Ralph Waldo Emerson se fait encore l'écho de cette bouleversante expérience : « Croire en notre propre pensée, que ce qui est vrai pour vous au fond de votre cœur l'est aussi pour tous les hommes, voilà où est le génie. Exprimer vos convictions latentes, elles deviendront universelles, car ce qui est le plus intérieur devient à la longue le plus extérieur ». Ce subjectivisme encore appelé personnalisme, on le retrouve aussi sous la plume de Walt Whitman (1819-1892) : « Solitude, identité et caractère font

émerger l'âme et s'évaporer en fumée profession de foi, églises et sermons. Solitude, pensée et respect silencieux, ambition font que la conscience intérieure, telle une inscription tracée à l'encre magique jusqu'ici invisible, éblouit la conscience de l'éclat de ses lignes merveilleuses. Les Bibles ont beau transmettre, les prêtres interpréter, ce n'est pourtant que l'opération muette du Moi isolé qui permet exclusivement de rejoindre le pur éther de la vénération, d'atteindre les hauteurs divines et de communier avec l'indicible ».

Thoreau, tout comme Emerson et les transcendentalistes dans l'ensemble, se sont montrés très critiques à l'encontre des puritains, mais lors de son dernier voyage au Cap Cod, il fait une différence entre ce qu'ont été leurs aspirations et ce qu'est devenue l'Amérique. Dans un passage relativement long, Thoreau revient sur l'arrivée des Pères Pèlerins, il cherche à reconnaître les lieux décrits dans les premières relations du débarquement de 1620, notamment celle de Bradford. C'est dans ce contexte presque anecdotique, qu'il commente le projet puritain : « Il faut bien avouer que les Pèlerins ne possédaient que peu des qualités du pionnier moderne. Ils ne sont pas les ancêtres des Américains des arrières-bois d'aujourd'hui. On ne les voit pas s'enfoncer tout de suite dans la forêt, la hache à la main. Ils formaient avant tout une famille et une église, et leur premier souci était plus de rester ensemble, même sur le sable, que d'explorer et de coloniser le nouveau monde ».

Une famille, une église « même sur le sable ». Comment ne pas penser à la maison construite sur le roc en Matthieu 7, 24 – 27 ? Thoreau retourne-t-il la métaphore ? C'est possible car selon lui, le roc des puritains, ce sont la famille et l'église. L'église, toujours sans

majuscule, s'entend ici dans son acception congrégationaliste, à savoir, le bâtiment, souvent très simple, dans lequel se réunit une communauté autonome élisant elle-même ses membres, ses responsables et ses pasteurs. La simplicité revendiquée à longueur de traités, de pamphlets et de sermons par les théologiens puritains ressemble à un catalogue à la Prévert de tout ce dont il faut se défaire pour parvenir à la pureté. Les querelles homériques autour du surplis, du signe de croix, de la manière de prendre la communion et plus globalement des pompes de la liturgie dépasseront les limites de l'espace puritain et feront les beaux jours de la littérature victorienne au dix-neuvième siècle. Le couple famille/église n'est pas seulement indissociable, il est surtout interchangeable, l'église comme famille et la famille comme église. C'est bien le rêve puritain et plus encore l'utopie à partir de laquelle ils espéraient créer le Nouveau Monde. Ce n'est pas la conquête qui les anime mais la volonté de vivre les Écritures dans tous les aspects du quotidien. Si, de nos jours, on ne reprend qu'avec prudence la thèse développée par Max Weber dans son livre : *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, il a cependant bien perçu ce qui était au cœur du rêve puritain. Ils n'ont pas seulement insisté sur le travail comme accomplissement de la vocation, ou encore compris la richesse comme bonne à condition de ne pas se reposer dessus, mais de la réinvestir ; ils ont voulu abolir la séparation classique entre profane et sacré. Il y aurait bien des choses à dire sur les conséquences de l'abolition de cette séparation qui semble tellement naturelle, mais plus encore sur les illusions qui en découlent. ♦

P. A.

L'épreuve

Emmanuel Argaud

L'épître aux Hébreux 12, 6 dit : « Car le Seigneur corrige celui qu'il aime, il donne des coups de fouet à tout fils qu'il agrée. » Non, décidément, ce verset ne passe pas pour moi. Comment Dieu pourrait-il aimer donner des coups de fouet, nous mettre à l'épreuve ? Ce serait là une triste explication, trop humaine me semble-t-il. Face à l'épreuve, je fais plutôt mienne ce bon sens paysan disant : « on a vite fait le chemin d'autrui, et même qu'il y passe à l'aise ». Bref, nous sommes souvent en solitude de compréhension de nos semblables. Ce n'est pas Job qui me contredira ! De même, cette pensée de Kierkegaard « ce n'est pas le chemin qui est difficile, c'est le difficile qui est le chemin » m'apparaît trop doloriste, même si on ne peut nier ce réel à Kierkegaard. Le dolorisme dans l'épreuve mène pour moi à la mort. Aussi, lorsque Jésus nous appelle à sa suite... je veux croire qu'il pensait aux épreuves inévitables de nos vies, notamment en suivant son chemin de justice, mais pas qu'il les souhaitait pour nous ! Son chemin passe par la vie, sous tous ses aspects. J'espère qu'il pensait également aux bonheurs qu'il

a dû ressentir comme charpentier dans la satisfaction simple du façonnage d'une belle blanche de bois, ou la vision d'une charpente achevée, bref aux lueurs d'accomplissement qui permettent de croire ici et maintenant au lendemain qui chante.

Ainsi, je crois simplement que Dieu n'est jamais là où on l'attend. Qu'il nous surprenne, toujours en bien, surtout dans nos épreuves. Par sa Parole, incarnée en son Fils Jésus-Christ, que nous revendiquons vivante : elle est grâce pénétrante, jamais saisissable mais toujours pour nous, follement dérangeante tout en étant sagement aimante, sur le chemin de nos vies comme un instant d'éternité qui s'ouvre en nous.

C'est un « je » qui affronte avec vigueur ces moments d'épreuve et espère un arc-en-ciel. Et comme chrétien, priant et louant Dieu avant l'épreuve et durant l'aveuglement de sa résolution, je crois que Dieu saura me surprendre en m'offrant un sens pour sortir de celle-ci : au plus intime de moi-même, au détour d'une Parole de vie... car son Esprit veille ! ♦

E. A.

Notre revue a entamé le mois dernier une nouvelle série consacrée à une question d'actualité : celle de l'Église et des ministères. L'Épudf se lance en effet dans une vaste réflexion synodale sur ces questions : elle devrait aboutir à la redéfinition de ce qu'est l'Église et de ce que seront, demain, ses différents types de ministres. C'est là un enjeu important mais qui n'est pas forcément évident pour les représentants du protestantisme libéral.

Le ministère de la croissance

James Woody

Il est tout à fait possible de se mettre au service de l'Évangile et d'en faire un instrument mortel qui sert à accabler les personnes et à les asservir. C'est ce que l'apôtre Paul constate dans la lettre envoyée aux Galates. Voilà pourquoi il ne faut pas seulement penser les ministères par rapport aux compétences des uns et des autres qui pourraient être transformées en manière de servir Dieu, mais aussi en fonction des effets espérés. Pour ma part, je dirais que le critère de la croissance est ce qui permet d'indiquer le sens des ministères.

Croissance des personnes rencontrées : croissance de leur foi, croissance de leurs connaissances de ce qu'est la vie, croissance de leur espérance, de leur engagement dans le monde pour faire avancer le Royaume de Dieu. Cela signifie la capacité à apporter les éléments nécessaires à la croissance de l'humanité, à la croissance de la paix entre les hommes, à rendre les gens théologiens pour qu'ils puissent être agents de la grâce autour d'eux. Donner la nourriture nécessaire, ne pas s'en tenir à des soins cosmétiques ou au divertissement spirituel qui amuse la galerie un temps, mais qui ne fait pas grandir intérieurement.

Croissance numérique : dans le sillage des premiers apôtres qui rendaient témoignage du pardon offert par Dieu, de l'amour inconditionnel, des milliers de personnes étaient ajoutées au nombre de ceux qui prenaient conscience que leur vie n'avait rien d'absurde ; en d'autres termes, les personnes se convertissaient. Servir le Dieu vivant, c'est aller dans le sens de la vie. Cela signifie aussi bien lutter activement contre le dépérissement, contre la diminution du nombre de personnes qui portent fidèlement l'exigence de l'Évangile, qu'agir en faveur d'une adhésion massive à l'horizon que Jésus déployait et, ainsi, augmenter le nombre de personnes sauvées d'une vie qui n'est ni libre ni fraternelle, parmi les critères possibles d'une vie orientée par l'Évangile. ♦

J. W.

« Ô temps ! Suspends ton vol »... le vers de Lamartine pourrait sortir de la bouche de Bellezza, la jeune allégorie du *Trionfo del tempo e del disinganno* de Haendel, qui cherche à échapper aux mâchoires de l'implacable Chronos, tout d'abord en s'étourdissant dans l'intensité du Plaisir de l'instant, puis en partant à la recherche d'un temps d'une autre nature.

Le Triomphe du Temps

Haendel, tout jeune homme de 22 ans dont la musique brille par son exubérance, est à Rome lorsqu'il compose son premier oratorio, *Il Trionfo del Tempo e del Disinganno* en 1707. L'oratorio n'est pas une fresque biblique mais une réflexion allégorique et théologique sur le sens de l'existence dans son rapport au temps : Bellezza (beauté) délaisse les séductions de Piacere (plaisir) pour se résigner à l'évidente victoire de Tempo (temps) et Disinganno (désillusion). Haendel reviendra sur cette œuvre en Angleterre, modifiant le titre pour la dernière version de ce premier et dernier oratorio : *The Triumph of Time and Truth* (1757).

Le sujet concerne la condition humaine : tout auditeur peut se projeter sur Bellezza, allégorie de la jeunesse, confrontée à la prise de conscience terrifiante de sa propre finitude. Dès le début, Bellezza frémit d'une inquiétude impalpable, dans l'air « Un pensiero nemico di pace » qui la fait entendre trépidante, sur des notes rapides ininterrompues qui crépitent de vie et d'angoisse. La partie centrale évoque la possibilité d'une autre temporalité, où « le Temps n'est plus le Temps », avant que le *chronos* ne reprenne la place.



et de la Désillusion

Constance Luzzati

Piacere déploie toute l'étendue de ses séductions sonores pour retenir Belleza, à travers son agilité vocale, la vélocité de l'orgue et celle du violon, mais aussi par la ligne épurée de l'air qui enjoint Beauté de cueillir la rose sans approcher l'épine, « *Lascia la spina* », que l'opéra *Rinaldo* reprendra et rendra célèbre, et auquel le cantique « Seigneur dirige et sanctifie » emprunte sa mélodie.

La désillusion est rugueuse mais elle a la force de la vérité pour elle : *Disinganno*, en italien, n'a pas exactement le même sens que le mot français, c'est le contraire de *l'inganno*, qui est tromperie et duperie, c'est-à-dire que son sens est clairement néfaste tandis que le français « illusion » est plus ambigu. Dans la version anglaise plus tardive, le compositeur remplacera d'ailleurs Désillusion par *Truth* (Vérité). Son premier air est frappant, sur une basse descendante, inlassablement répétée par l'orgue. Pas de vocalises, d'ornements plaisants, de beaux sons tenus, mais une vérité expédiée efficacement à la figure de la jeune protagoniste : quand la beauté fane et se meurt, elle ne revient pas. Tempo n'est pas plus tendre avec Belleza dans son premier air, qui fait s'ouvrir les tombeaux pour

montrer à Belleza ce que devient la beauté terrestre.

Paradoxalement, *Disinganno* accompagne Tempo... pour mieux convaincre Belleza que la vérité, si elle passe par l'acceptation du temps, se situe hors de celui-ci : l'éternité n'est pas une modalité particulière du temps, elle en est la négation même. Mais si le temps s'oppose au plaisir, et que l'éternité est le contraire du temps, alors plaisir et éternité se rejoignent-ils peut-être... C'est en tous les cas le paradoxe que Haendel donne à entendre à l'auditeur, qui ne peut que se réjouir de la beauté engendrée par le renoncement de Belleza, dont les airs s'élèvent sur des courbes mélodiques de plus en plus épurées à mesure que l'oratorio approche de son dénouement. Dans le dernier air, « *Tu del ciel ministro eletto* », elle s'exprime au futur, sur de grands intervalles qui font entendre un regret déchirant du monde avec une sensualité caractéristique des airs de soprano de Haendel, autant qu'ils ouvrent à ces sons suspendus, dont l'aigu appartient à un autre monde, et la longueur à un autre temps, dilatant l'espace intérieur de l'auditeur. ♦

C. L.

Mettre une Bible entre chaque main est-ce aussi prudent que cela ? Les protestants veulent promouvoir sa lecture pour permettre une rencontre. Pourtant combien il est difficile de lire la Bible, combien il est dangereux de la lire si on ne prend pas certaines précautions. Ce mois-ci nous vous proposons un point de méthode : que faire des « récits édifiants » ?

Le statut des « récits édifiants » dans la Bible

Michel Barlow

« **M**adame N. a été absolument admirable : lorsqu'elle a appris qu'elle avait un cancer, elle s'est laissée mourir. Elle savait que, depuis sa prime jeunesse, son mari rêvait d'être prêtre : une fois veuf, le sacerdoce lui était désormais possible. Mais... ? Vous faites une drôle de tête : vous ne partagez pas mon admiration ?

Non, pas du tout : je trouve absolument scandaleux de payer de sa vie le respect d'une discipline ecclésiastique tout à fait arbitraire ! »

Sur cet exemple (hélas authentique !), on voit comment « fonctionne » un récit édifiant. Il a pour but d'accroître la valeur religieuse ou morale de ceux qui le reçoivent, en leur présentant un comportement « exemplaire ». En l'occurrence, ce qu'on cherche à édifier (restaurer, rénover, etc.), c'est la vertu ou la foi d'autrui.

Cette volonté de rendre meilleurs les auditeurs ou les lecteurs rend très secondaire le souci d'authenticité du récit. Pour être édifiant, on peut s'autoriser sans état d'âme à enjoliver la réalité, voire à inventer de toutes pièces ! On note aussi que, dans le récit édifiant, l'interprétation modèle la narration. Dans l'exemple cité, on ne voit pas bien comment un tiers peut affirmer que Mme N. s'est laissée mourir : il n'était pas dans sa peau pour le savoir !

Un récit édifiant exige en outre une certaine connivence entre son émetteur et son récepteur. Présenté à des auditeurs qui ne partagent pas les mêmes valeurs, le récit édifiant peut souvent paraître scandaleux. Au lieu de conforter les valeurs du récepteur, il les heurte de front.

Le récit édifiant est un genre littéraire très présent dans la Bible, et on ne voit pas pourquoi il devrait y être l'objet d'un traitement particulier. Récit édifiant sans nul doute la malédiction du figuier qui n'a pas de fruit, dans l'évangile de Marc (Mc 11, 12-14). Cet « acte de puissance » prêté à Jésus n'a d'autre but que de mettre en scène un enseignement sur la foi capable de « déplacer les montagnes » (Mc 11, 20-25). Mais com-

ment imaginer un seul instant que Jésus ait pu gaspiller ses pouvoirs surnaturels dans ce caprice d'enfant gâté ? Il est plus respectueux (et plus réaliste) de penser que le récit de cet « anti-miracle » est une pure invention à but pédagogique.

On pourrait dire aussi que le récit édifiant souffre de myopie. Il se focalise si intensément sur un type de valeur qu'il néglige toutes les autres. Certains récits édifiants de la Bible en deviennent caricaturaux. Ainsi, sous prétexte de magnifier le sens de l'hospitalité de Loth, on imagine que, pour défendre ses hôtes des appétits lubriques des Sodomites, il propose à ces derniers de violer ses filles ! (Genèse 19,8). Et de même, pour célébrer l'admirable obéissance d'Abraham, on ose imaginer un Dieu sadique qui lui demande de sacrifier son fils chéri et si longtemps désiré (Genèse 22,2). À force de se vouloir édifiant, le récit peut aller le plus religieusement du monde jusqu'au blasphème !

Ce que nous appelons « récit édifiant » est un grand classique de la littérature juive et plus précisément rabbinique : le midrash. C'est une histoire (réelle, « arrangée » ou fictive) qui entend apporter une leçon. Certains juifs du XXI^e siècle fonctionnent encore ainsi. J'ai pu le constater en aidant un homme aveugle d'origine juive à rédiger ses mémoires : l'important pour lui n'était pas l'authenticité de ce qu'il racontait mais l'interprétation qu'il en tirait, quitte à romancer un peu ou beaucoup !

Il faut par exemple lire comme un midrash l'épisode d'Ananias et Saphira, au début du chapitre 5 des Actes des apôtres : les deux époux tombent raides morts car ils ont prétendu donner l'intégralité du produit de la vente d'un terrain à l'Église, alors qu'ils en ont gardé une partie. « Arrangé » ou totalement imaginaire, le récit entend célébrer le pouvoir surnaturel des apôtres... Mais ce cléricalisme triomphal fait grincer des dents aujourd'hui !

Et tel est bien le risque du récit édifiant : avec le recul du temps, sa naïveté le rend souvent plus scandaleux qu'exemplaire ! ♦

M. B.

FOYER DE L'AMÉ

L'âme en question(s) **Cultes-conférences 2022**

le dimanche à 10h30

François Vouga, le 23/01/2022

Professeur de Nouveau Testament et historien des origines chrétiennes

Yves Coppens le 30/01/2022

Paléontologue, professeur au Collège de France

Léonor de Récondo, le 06/02/2022

Violoniste et écrivaine

Marie Balmory le 13/02/2022

Psychanalyste et essayiste

La librairie Jean Calvin proposera une sélection de livres



7 bis rue du pasteur Wagner, 75011 PARIS
www.foyerdelame.fr

Évangile & liberté

penser, critiquer et croire en toute liberté

Par souci de vérité et de fidélité au message évangélique, refusant tout système autoritaire, nous affirmons :

- la primauté de la foi sur les doctrines,
- la vocation de l'homme à la liberté,
- la constante nécessité d'une critique réformatrice,
- la valeur relative des institutions ecclésiastiques,
- notre désir de réaliser une active fraternité entre les hommes qui sont tous, sans distinction, enfants de Dieu.

ABONNEMENTS

retourner ce formulaire à : *Évangile et liberté* - abonnements • 14, rue de Trévisse • 75009 Paris

Les abonnements peuvent également être souscrits sur notre site (<http://www.evangelie-et-liberte.net/>), avec règlement par carte bancaire.

Mme Mlle M. Nom _____ prénom _____
adresse _____
code postal _____ ville _____ pays _____
tél. _____ e-mail _____

Comment avez-vous connu *Évangile et liberté* ?

- souhaite s'abonner
 se ré-abonner
 recevoir 2 numéros d'essai gratuits
 OFFRIR un abonnement à : ↓

TARIFS

soutien : à partir de
juste prix :

abonnement permanent :

réduit * :

* destiné aux pasteurs, prêtres, étudiants...

FRANCE ET U.E.

70 €/an

45 €/an

11,25 €/trimestre résiliable à tout moment
(Unique^{mt} en France, voir mandat SEPA ci-dessous)

29 €/an

SUISSE

100 CHF/an

75 CHF/an

53 CHF/an

AUTRES PAYS

70 €/an

52 €/an

37 €/an

Mme Mlle M. Nom _____ prénom _____
adresse _____
code postal _____ ville _____ pays _____
tél. _____ e-mail _____

MOYEN DE PAIEMENT (à l'ordre de « Évangile et liberté »)

- chèque bancaire ou postal (UNIQUEMENT chèques **en EUROS** compensables en France)
 virement postal : en provenance de France **CCP FRANCE, MARSEILLE 2.772.70.V** de Évangile et Liberté
en provenance de Suisse : **CCP SUISSE, 12-19012-3** Évangile et Liberté
autres pays : **IBAN FR79-2004-1010-0802-7727-0V02-920 • BICS PSSTFRPPMAR**
 par carte bancaire, sur notre site www.evangelie-et-liberte.net
 par prélèvement trimestriel sur votre compte bancaire ; remplir le mandat de prélèvement SEPA ci-dessous

12/21

MANDAT de prélèvement SEPA

En signant ce formulaire de mandat, vous autorisez (A) l'Association libérale « Évangile et Liberté » à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte, et (B) votre banque à débiter votre compte conformément aux instructions de l'Association libérale « Évangile et Liberté ». Vous bénéficiez du droit d'être remboursé par votre banque suivant les conditions décrites dans la convention que vous avez passée avec elle. Une demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de votre compte pour un prélèvement autorisé.

Évangile & liberté

Référence unique du mandat :

Identifiant créancier SEPA : **FR41ZZZ493196**

DÉBITEUR :

CRÉANCIER :

NOM, Prénom _____

Association libérale « Évangile et Liberté »

Adresse _____

14, rue de Trévisse

Code postal _____ Ville _____

75009 Paris

Pays _____

France

IBAN

BIC

Paiement Récurrent : Répétitif trimestriel

À _____ Le

Signature

Nota : Vos droits concernant le présent mandat sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque.

Veillez compléter tous les champs du mandat et joindre un Relevé d'Identité Bancaire (RIB)

Chaque mois dans cette rubrique, nous posons une question sur la foi chrétienne à un théologien. Ce mois-ci, c'est Abigaïl Bassac qui répond à la question : que dit réellement la Bible de la naissance de Jésus ?

La naissance miraculeuse de Jésus

Abigaïl Bassac

Noël suscite beaucoup de questions. Certaines sont théologiquement très intéressantes, d'autres relèvent d'un folklore qui peut amuser. Par exemple : peut-on être chrétien sans croire à la naissance miraculeuse de Jésus ? Ou bien (je l'ai réellement entendue) : convient-il d'attendre le 24 au soir pour mettre le petit Jésus dans la crèche ? Essayons de mettre un peu d'ordre dans le joli fouillis de Noël.

Ce que disent les textes néotestamentaires

Quand on pense à la naissance miraculeuse de Jésus, on fait souvent un mélange de différents récits. On imagine les mages (il n'est pas dit qu'ils sont rois) de Matthieu et les bergers de Luc ensemble auprès de Marie, Joseph et Jésus dans une étable, qui n'existe pas dans le récit de Matthieu. Elle n'existe pas pour une bonne raison : dans l'évangile de Matthieu, Marie et Joseph vivent à Bethléem et non à Nazareth. Ce n'est que dans l'évangile de Luc que les futurs parents doivent se déplacer jusqu'à Bethléem et, n'y trouvant pas de lieu pour dormir, trouvent refuge dans une étable.

Voici ce que disent Paul et les évangiles canoniques. Matthieu indique que Marie se trouve enceinte avant de vivre avec Joseph, alors qu'ils sont fiancés, et que c'est en songe que Joseph reçoit la demande de garder sa promesse. Quant à Luc, il écrit que Marie reçoit l'annonce qu'elle sera enceinte, ce qui la surprend car elle ne « connaît pas » d'homme. On ne connaît pas la réaction de Joseph. L'ange Gabriel précise à Marie que l'esprit saint la « couvrira comme une ombre ».

Paul, Marc et Jean ne disent rien d'une naissance miraculeuse. De tous les textes canoniques que nous lisons, Paul et Marc sont ceux qui ont écrit les premiers et ils semblent ne pas connaître ces récits, ou ne pas les trouver assez intéressants pour les mentionner. Paul ne dit qu'une chose à propos de la naissance de Jésus : il est « né d'une femme » et sous la loi (Ga 4,4). Rien dans cela n'indique une naissance hors du commun. Quant à Jean, qui écrit le dernier évangile canonique, il choisit de ne pas reprendre les récits. Cela signifie qu'à son sens, il n'y avait rien qui relevait du salut dans la naissance de Jésus et qui aurait donc nécessité d'être intégré dans son évangile.

Comment comprendre les généalogies

Les évangiles de Matthieu et Luc mentionnent chacun des généalogies de Jésus, mais elles diffèrent. Ils ne sont pas même d'accord sur le prénom du père de Joseph ! Matthieu dit qu'il s'appelle Jacob tandis que Luc affirme qu'il s'appelle Éli. Cela nous pousse à comprendre que ces généalogies ne sont pas à comprendre comme de véritables arbres généalogiques fiables mais comme des manières d'inscrire Jésus dans une histoire. Jésus, en raison de son histoire familiale, peut prétendre au titre de Messie. Autre indice que ces généalogies ne sont pas à comprendre littéralement : le nombre de générations ne correspond pas à ce qui est annoncé, ou représente un nombre d'années qui n'a aucune crédibilité. Le fait que Matthieu mentionne des noms de femmes est remarquable : cela n'est pas la pratique usuelle, seuls les hommes sont nommés. Matthieu donne à Jésus quatre « grands-mères » hors du commun : Tamar, qui eut des enfants avec son beau-père, Rahab, une prostituée, Ruth, qui s'est glissée dans le lit de Booz, et « la femme d'Urie » (Bethsabée) avec qui David eut Salomon. C'est via toutes ces transgressions que l'histoire du salut a avancé, jusqu'à permettre la naissance de Jésus.

Quel sens tirer de tout cela

Les « grands-mères » de Jésus ont chacune vécu une situation qui les a placées hors des conventions sociales. Marie aurait-elle connu le même sort ? Deux hypothèses ont été formulées : elle aurait été violée par un soldat romain (cette rumeur remonte à l'antiquité) ou elle aurait eu des relations sexuelles avec Joseph avant leur mariage (ce qui peut sembler contradictoire avec le fait que Matthieu indique que Joseph souhaite la « renvoyer en secret »). Malgré cela, et au minimum malgré les rumeurs sur son compte, c'est bien elle qui porte le sauveur. De l'histoire de Marie, je tire une assurance : jamais la dignité de l'homme ne peut être atteinte aux yeux de Dieu, et le plus petit, le plus faible, le plus rejeté d'entre tous peut être témoin de Dieu. La naissance miraculeuse de Jésus est pour moi porteuse d'un message d'espoir et de relèvement. ♦

A. B.

Évangile & liberté

Évangile et liberté, penser, croire en toute liberté

Emmanuel représente la somme de la connaissance du Dieu d'Israël, qui se révèle par toutes ses actions et ordonnances ; il est le Dieu qui ne veut pas être sans son peuple, mais qui est, agit et œuvre avec lui, comme son Dieu, et par conséquent, comme son espérance.

Karl Barth

En couverture : « L'Homme de Vitruve », d'après Léonard de Vinci, copie vers 1490. Milan, Musée des sciences et de la technique.